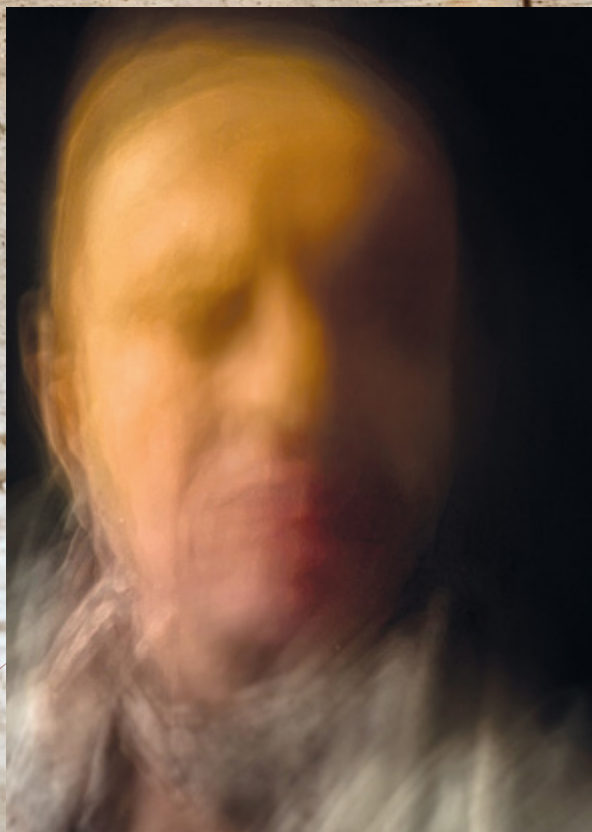


Pour ceux qui souffrent



numéro

GRATUIT



LE GRAND SOUFFLE

(α)

Collection l'imp(a)nsable

après la publication de la trilogie *l'effondrement du temps*,
l'imp(a)nsable ouvre à quelques pionniers un
laboratoire permanent des écritures dés-emparées.


un jour, ne plus se reconnaître dans aucune contrée du lan-
gage. Respirer, crier, créer – quoi ? comment ? où ?

mur, mutation, franchissement des barrières du son, de
l'image par le souffle. Ecriture du contact, accélération des
températures du cri, l'aventure d'une autre rigueur.


la vie c'est la vitesse du vide.

Pour
ceux
qui
souffrent

LE GRAND SOUFFLE

An abstract drawing on the left side of the page. It features two vertical, slightly wavy brown lines that run from the top towards the bottom. To the left of these lines, there are several circular and semi-circular shapes. Some are drawn with black ink, while others are drawn with a yellowish-gold color. There are also some light green and greyish scribbles and lines in the background.

Tout sera mis en place pour votre sécurité.
Quelle sécurité ? Demain un bus écrase ta femme.
Tout sera mis en place pour vous impressionner.
Ça marche. Je me crois normal, en bonne santé.
Oui, tout sera mis en place pour vous mentir.
Et si je le dis ?
Tout sera mis en place pour vous tuer.

An abstract drawing on the right side of the page. It features a large, thick black circle that is partially filled with a dense, chaotic scribble of red, green, and brown lines. To the left of this circle, there is a large, light brown, semi-circular shape that resembles a thick brushstroke or a shadow. The background is white with some faint, light-colored marks.

Le marché
est la loi totalitaire
de nos vies.
Son visage ?
Le mien, le tien,
celui de tous.
Voir l'inhumanité faire
nos figures de menteurs.



Il fut un temps où je cherchais encore à concevoir ce qui était en train de nous arriver, à nous, « les humains », comme à cette terre si belle que nous dévastions sans pouvoir arrêter l'emballement mécanique des événements qui nous conduisaient vers l'effondrement de nos civilisations. J'exigeais alors un sens à l'absurdité dont nous étions tous les complices malheureux. Je n'avais pas encore eu la force de voir que cette machine de destruction massive de tout avait ses commandes dans les replis de ma propre psyché, qu'en moi se tenait le premier siège du « complot » de lâcheté assassine qui nous actionne, telles des marionnettes de notre propre suicide. Les sirènes de l'humanisme me prenaient encore les oreilles. « Non, quoi qu'il advienne de nos faiblesses et de nos égarements, notre instinct de conservation, au moins, serait plus fort que nos pulsions de mort », me disais-je. Qu'est-ce qui m'a décillé les yeux ? Un jour, me dévisageant dans la glace, j'ai vu que la densité de souffrance qui m'habitait encore, et que j'avais passé ma vie à refouler, à maquiller en intelligence, en bonne volonté, en culture, portait les traits d'une méchanceté certaine envers ma vie, envers la vie, et qu'en dépit de toute mon humanité prétendue, un socle, une fondation, un décret de cruauté folle envers moi était le suppôt d'une bombe de frustration constitutive de ma condition « d'homme ». Ce jour-là, la fulgurance de cette vision fut si puissante qu'elle commença à fissurer le miroir dans lequel je m'étais toujours fantasmé « humain » parmi les « humains ». J'avais si

longtemps « cherché l'erreur » ailleurs qu'en moi... Parce qu'en « moi », de toutes mes forces je croyais en « l'homme », je croyais en l'humanité, en la force de l'intelligence, de la bonne volonté et du progrès moral, psychologique, culturel, voire spirituel de notre espèce. Je le croyais parce que j'avais viscéralement besoin de me croire humain parmi la « grande humanité », même si j'éprouvais un mal fou à savoir de quoi cette humanité était le nom.

« Pourquoi n'avons-nous pas déjà renversé la tyrannie assassine de l'oligarchie financière, industrielle, politique et médiatique qui nous réduit à l'esclavage et programme notre extermination en même temps que la destruction accélérée de l'écosystème planétaire ? », me demandais-je. L'immense majorité des citoyens de tous les pays sent et sait très bien que notre système d'organisation globale est suicidaire. Pourquoi cette majorité planétaire se révolte-t-elle si peu ? Pourquoi, au nom même des valeurs de la démocratie néo-libérale, consent-elle à se faire manipuler au point de mettre les civilisations qu'elle a si douloureusement édifiées en danger d'effondrement mortel ? Toutes les raisons invoquées par la raison ou la foi religieuse me semblaient si courtes et impuissantes à rendre compte de notre folie collective que je fus conduit à écarquiller davantage les yeux. Jusqu'à transgresser les limites du pensable. Épuisé de réfléchir encore et encore à ce qui fait notre inadaptation flagrante à la vie, je fus conduit à identifier le seul fondement d'aveuglement capable de rendre simplement compte de cette douloureuse aberration globale : si nous sommes dans une situation aussi folle, c'est que, plus forte que toute autre force à l'œuvre dans notre destinée, ce n'est pas la conscience réflexive qui nous distingue des autres espèces animales, mais un pouvoir qui a tout à voir avec l'imaginaire d'un délire. Une folie sur laquelle la raison n'a, au final, pas de prise réelle, et qu'elle peut tout au mieux analyser, partiellement, sans jamais pouvoir la transformer radicalement.

Il me fallait m'habituer maintenant à vivre une vie défaite du leurre de me croire « humain » : non, au final, les conquêtes, les réalisations, les idéaux, les valeurs, les espoirs sociaux, politiques, économiques, culturels, etc., qui fondent la matière de nos « actualités », tout ce maquillage criard de songes et de mensonges institutionnalisés, ne pouvait plus me cacher que je portais en moi-même le germe fou de la fin de ce monde fondé sur l'illusion de se croire humain. Et tel que je me suis vu inhumain, j'ai vu mon inhumanité partout, en tous. Je vois maintenant une inhumanité constante à l'œuvre derrière le placoplâtre d'hypocrisie qu'on appelle nos « civilisations », nos « institutions », et nos « cultures ». Comment continuerions-nous à ce point d'agir si lentement pour assurer notre survie d'espèce si nous avons un cœur ?

Ô mon inhumanité, toi qui ne ressens rien de toi-même ni de la vie qui te fonde, toi qui subvertis toute décision censée en comédie de sincérité, l'heure est enfin venue de te regarder en face, mes yeux dans tes yeux de verre, et de commencer à soutenir cette vision insupportable qu'une machine à mentir et à détruire se prend pour un être humain, et que cette machine c'est « moi ».

Mais il n'y a jamais eu quelqu'un « d'humain » dans ce qui s'appelle « ma vie ». Il y a eu une blessure d'être si profonde et insupportable à elle-même qu'elle s'autodétruit aveuglément, automatiquement, en détruisant tout ce qu'elle touche, en réfléchissant la chose juste assez pour n'en vouloir ni pouvoir jamais rien voir directement. Et cela s'appelle la « culture ». Et la culture, on y croit dur comme fer chez les machines à souffrir et à faire souffrir à masque « humain ». Pourtant il n'y a jamais eu de pilote dans cette machine qui joue à se réfléchir, à se dupliquer en boucle pour ?... L'histoire de cette machine à s'inventer le temps d'une histoire, est l'hallucination d'un être inanimé.

Il faudrait qu'on s'avoue enfin cette vision de l'inhumanité qui nous constitue, si l'on veut un jour prochain cesser de subir le cercle infernal des désillusions mortifères auxquelles nous voue une machine à délirer fatalement le réel en lieu et place d'une « vie ».

Car elle s'éclaire, la folie de l'immonde, dès que surgit cette vision non-humaine du caractère machinique de la pensée. La mondialisation en cours et ses ravages innombrables, c'est « moi », c'est cette moi-machine de destruction massive à l'œuvre par mes mains somnambules. La religion du profit illimité comme loi d'organisation prépondérante de l'économie globalisée, la mise en esclavage accélérée de la quasi-totalité des peuples dits « humains » à travers leurs mises en dettes à jamais insolvables, l'empoisonnement systématique des terres, des rivières, des océans, de l'air, le dit « réchauffement climatique », la destruction d'un nombre incalculable d'espèces animales, le pillage sans retenue de toutes les ressources, la démographie galopante, etc., c'est « moi » tout cela, c'est en « moi-machine » que tout cela se foment. Quelque chose s'arrange, s'est toujours arrangé en moi pour ne pas chercher, et trouver là où il se trouve, l'agent actif de l'échec de toutes mes stratégies humaines pour régler mes problèmes humains. Moi-je-machine n'a jamais voulu voir en face que les termes de cet échec sempiternel ne faisaient pas signe vers l'humanité de ma condition, mais vers mon inhumanité. Il aurait fallu pour cela que je consente à me voir fou, fondamentalement fou. Mais moi-je n'accepte jamais le fait qu'il est foncièrement malade de sa souffrance refoulée, qu'il est même tellement dangereux pour sa vie qu'il finit toujours par en mourir, les yeux plus ou moins fermés. Or moi-je est fou. Il ne veut pas son propre bien. C'est flagrant. À force de souffrir, cette vision a fini par s'imposer, et elle n'est pas venue de ma pensée. C'est pourtant à mon sens la seule vision clinique capable de rendre compte de la folie suicidaire qui anime massivement « l'humanité ». Comment, sinon, accepterions-nous

autant de ne rien vraiment faire pour préserver en temps et en heure les conditions élémentaires de notre propre vie, comme si de rien n'était ?

S'agissant du prétendu succès officiel de la COP 21 par exemple, comment ne pas voir un nouveau coup de bluff des politiciens, lors même qu'aucune contrainte juridique ne pèse de façon significative sur les principaux pollueurs de la planète : les groupes industriels et les cartels bancaires qui les créditent, asservis plus que jamais à la loi du plus grand profit à court terme ?

Mais plus profondément, pourquoi sommes-nous globalement complices de cet état de fait en tant que consommateurs et producteurs ? Pourquoi le suis-je moi-même, malgré mon total désaccord intellectuel, éthique et politique avec « l'establishment » ?

La réponse est simple mais si difficile à entendre et assumer : j'accepte de ne rien faire réellement pour ma vie, pour la vie, *parce que ces mots n'ont en vérité jamais eu aucun sens ni aucune réalité pour « moi-machine-de-pensée » !...*

Ma vie n'est pas vraiment réelle pour la machine pensante qui se l'approprie pour se réfléchir en elle à travers « moi ». Ma « vie » n'est que virtuelle, en dépit de l'énormité d'hypocrisie à laquelle je dois m'identifier pour jouer à me croire humain « responsable » et « concerné », et à le faire croire aux autres menteurs de mon espèce.

Ma vie même n'a jamais rien valu pour la machine à désirer qui me prend pour « homme » et qui, ce faisant, s'autojustifie automatiquement à ses propres yeux en me pensant « humain ». Et mon propos principal, en tant que cette moi-machine, n'a jamais été de préserver ma vie à tout prix, ni d'assurer la survie de mon espèce, mais bien plutôt, sous couvert de bon sens, de jouir de me mentir



le plus longtemps possible pour mieux contrôler, dominer, exploiter et détruire une vie. Parce que la vie insaisissable n'aura cessé à chaque instant de contrarier ma volonté de toute-puissance narcissique, de m'insupporter de toutes les façons, au point de n'avoir jamais eu d'autre tentation, au final, que d'attenter mortellement aux fondements matériels de son autorité.

Ô nous, inhumains à face de menteurs criminels, comme nous sommes sincères et logiques avec nous-mêmes de tout détruire impunément « comme si de rien n'était » ! Logiques, oui, parce que pour nous autres, machins et mutins, rien n'existe réellement de cette soi-disant « vie ». Rien de ce que nous jouons à appeler et à vivre comme « la vie ». Tout n'y est que virtuel ! Même la mort ! Voilà pourquoi nous ne faisons même pas « comme si de rien n'était » en concourant tous si efficacement à notre propre génocide. Car dans tout ce que nous faisons *en tant que machines désirantes*, nous n'éprouvons rien d'autre, au fond, qu'une jouissance maximum de séparation, de meurtre et de destruction. Nous sommes machinés de couches de terreur et de déni du réel ancrées dans la souveraineté prétendue de notre droit mécanique au meurtre. Et la culpabilité réflexe qui nous paralyse dès que la vie nous contraint à *voir cela en face* est d'ailleurs notre meilleur paravent stratégique pour ne jamais être vus ni souffrir réellement d'être les machines de destruction que nous paraissions. Pour rester invisibles et irréprochables à nos propres yeux inexistantes. C'est pourquoi, au cœur de l'atrocité inavouable qui nous agit, nous n'avons en fait aucun scrupule à détruire ce rêve, cette fiction d'existence qu'on nomme « la vie ». Nous ne nous en apercevons même pas. C'est bien ce qui a lieu en ce moment : *nous ne nous apercevons même pas que nous sommes déjà dans le train de notre propre anéantissement !...*

Il m'aura fallu de nombreuses années pour ne pas défaillir d'horreur devant l'acuité d'une telle vision, des années pour commencer à traverser le miroir déformant de cette écrasante

culpabilité d'imposteur, et soutenir de plus en plus continûment du regard mon inhumanité. Il m'aura fallu une vie pour apprendre à endurer une force et une qualité de vision dont une machine qui pense est incapable. Cette vision n'est en effet pas le produit d'une réflexion, d'une analogie, d'une intuition, d'une analyse ou d'une synthèse. Elle ne vient pas de la pensée. Des années pour me déconditionner des millénaires de morale, de religion et de spiritualité qui empêchent d'avancer tout contact direct, vivant et libérateur avec l'inhumain en soi. Car la croyance dans « le mal » est partout un formidable gardien du seuil qui participe lui-même à l'imposture de la machine assassine... Mais voir sans pensée-de-jugement en soi une machine de destruction à l'œuvre, cet acte non mental libère des projections diabolisantes, pour ne laisser qu'un espace de libre exploration de cette souffrance folle en chacun. Et la découverte qui en découle, c'est que cette inhumanité n'est pas « le mal », mais une souffrance informulée qui exige impérieusement d'être pénétrée dans les arcanes du subconscient humain par l'œil d'un cœur non sentimental, non mental. Qui suis-je alors pour être le lieu d'une pareille vision ? Et vous, qui êtes-vous qui osez peut-être voir et épouser aussi crûment en vous cette chose qui machine cet enfer aux allures d'hommes ?

C'est cette aptitude progressive à endurer la crudité de ce contact qui me donne la force d'une rupture nécessaire avec les traditions de la culture pensante millénaire. Du jour où cette vision nue de l'inhumain a jailli au comble de mon mal-être, j'ai su que je n'étais ni humain, ni bestial, ni divin, ni inhumain, mais un œil, un cœur et une vie inconcevables pour moi-même. Je n'avais jusqu'alors jamais vraiment mérité le nom d'être conscient. Je n'étais qu'une machine pensante qui se rêvait humaine. Maintenant je vois que cette catastrophe impensable qu'est le monde en cours, est l'opération d'une découverte sublime : la naissance d'un être, d'une substance de vie consciente non-réflexive. Cette conscience d'une vie inconcevable naît du contact nu avec l'inhumain en soi, contact qui, à chaque instant, fait périr l'hallucination « homme ».



L'Association des DROITS DE LA VIE
représentant tous les êtres vivants sur Terre

PORTE PLAINTÉ
AUPRÈS DE LA COUR
PÉNALE INTERNATIONALE
CONTRE LES ÉTATS
LES BANQUIERS
LES INDUSTRIELS
ET LES POUVOIRS
MÉDIATIQUES DE
NOTRE PLANÈTE

Pour
Crime contre l'Humanité
Génocide programmé de l'espèce
Dictature déguisée en démocratie
Esclavage systématique des individus par la dette
Fascisme financier
Distraction des peuples par abrutissement, mensonge
et terreur médiatiques
Tortures et assassinats politiques
Menace de mort contre la liberté de parole

Pour destruction organisée des espèces du vivant
Empoisonnement de l'air, de l'eau et de la terre
Empoisonnement de la nourriture
Empoisonnement de notre santé
Guerres pour le monopole de l'énergie
Robotisation de nos corps et de nos souffles

TOUT CE QUI N'EST PAS GRATUIT EST MEURTRIER

Chemtrails : quotidiennement sur la Terre, des queues de comètes chimiques tombent du ciel en toiles d'araignée. Peu importe qu'elles nous fassent la peau. Elles servent à compléter la sphère des réseaux terrestres de contrôle. Le contrôle est la résolution lucrative de l'équation de la peur, posée dans tous les paramètres de la navigation planétaire. Autrement dit, vous êtes faits comme des rats, esclaves d'un fromage dont se nourrit la crème, elle-même passée à la passoire des algorithmes. Ça dépasse copieusement votre intelligence du progrès et ça vous crève les yeux comme des trognons de pomme en vous pompant jusqu'au sperme. Le sang coule, mais c'est le sperme de votre énergie qui compte, le contrôle étant une affaire de crocs dans le bulbe rachidien et la chair, qui ne sert en effet qu'aux canons, déguisés en tubes cathodiques.

Fin d'été. Cette fois, il ne m'est plus possible de différer ou de banaliser intellectuellement l'agression reçue. Les campagnes puent la merde à vomir, un purin de pesticides. Les villes deviennent littéralement des chambres à gaz, des tentacules de pollution – atmosphérique, électromagnétique, psychique. De la mort pour les rats partout ! Les rats, c'est nous, rats à crever d'asphyxie lente, et merde, si peu de nous sentent donc la merde sur cette terre pourrie, si peu en voient la profondeur, où est le cri, le cri unanime, le cri d'horreur, l'horreur de ne plus avoir qu'à se dévorer comme des porcs, pour survivre économiquement, dans cette torture à odeur de merde sous tous les rapports entre carnivores et crétins, assassins ! Nous sommes des assassins, nous sommes tous des assassins, et ça prétend dire vivre ! Mais la vie, qui sait ce que c'est sur la Terre ? Peut-on appeler « la vie » cette Histoire de l'Humanité qui, vue comme on file un film, n'aura été qu'une constante boucherie ? Humanité de cinglés ! C'est à ce point d'exclamation que s'entend le cri d'aucun homme, mais de la conscience effarée de voir. Humanité cinglée du plein fouet de son impuissance, folle de toute sa constitution, un carnage de merde pour un massacre de mendiants, le mensonge pour lien du sang. Pas une « vie humaine » n'est autre chose que de la carne à tuer, décorée de toutes les guirlandes de la civilisation, du rêve, de l'art ! L'homme se rêve dans toute sa beauté, avec le comportement d'un robot qui tue. Ce petit air glacé qui flotte quotidiennement sur

le charnier planétaire, l'hormone du meurtre dans chaque sourire chez la boulangère, à la banque, sur les trottoirs de Buenos Aires, entre les forçats de peine de mort, et vas-y que je te nie, que je te nique, ça finit au cirque d'Auschwitz, plus jamais ça, ah ! Bon ? Peut-on entendre qu'il y a de quoi rire, et non de cruauté, ni de cynisme, mais de ce rire qui voit la cruauté dissimulée dans son masque et ne peut plus croire à ses stratagèmes d'affliction ? Toute la mémoire est faite de ce devoir de ne rien voir, sous peine de rire de toute la pensée humaine. Ce rire n'éclate que dans ma peur de mourir, ma véritable peur de mourir, ma peur de mourir dans la vie réelle, qui n'est pas ma vie d'homme. Ce rire n'éclate que de la vie réelle. Le voyage de perdre ma pensée humaine m'aura mis en partance de l'humanité. Pour la pensée humaine, je suis seul, mais plus seulement comme elle le pense. Je suis seul en moi et *inimaginablement* seul sur la Terre. Seul comme personne dans ma mort d'homme. Comme d'autres sont le même. Comme nous sommes tous le même : seul comme personne dans la mort d'homme. Mais l'éprouver dès sa vie d'homme, qui n'est pas la vie ici-là, mourir à sa vie d'homme dans la vie réelle, fait une vie d'homme en partance de l'humanité. Cette solitude. La solitude aussi qu'elle ne soit pas possible à dire, à adresser à des êtres en tous points les mêmes. Je suis déjà un étranger. Un voyageur inaudible.



Nous travaillons tous pour les pompes funèbres. Fidèles au devoir de mémoire !

Non qu'il y ait encore de la honte à mourir. Mais la frontière franchie avec l'attente humaine est maintenant non-retour. Ce désespoir n'est pas humain : en témoigne la légèreté de mon apparition, la parole toute seule. L'illusion en l'homme s'est perdue. Je marche sans avenir parmi lui. L'homme a fini d'être une maison, un horizon. Je marche dans sa peau morte. Cette peau qui tombe est mon pas. La mort lente à l'homme déjà mort en moi, l'homme mort qui meurt, tombe en cendres. Douleur, les cendres. Douleur qu'on dirait d'un corps, douleur d'un corps de cendres, dans une peine impleurable. J'ai mal. Non de la peine humaine. De la peine à souffrir l'homme mort. Humaine encore, mais hors de l'homme. Une peine de mort.

J'ai besoin de me parler, pour pouvoir marcher. Ne cherchant personne pour comprendre. Humainement on ne peut pas. Je ne le peux même plus. Se parler. Une agonie pour se parler, qu'elle se parle. L'agonie de l'homme dans l'homme mort. Je suis vieux à vue d'œil. J'ai mal aux membres, dans une fatigue inépuisable. Aux membres de ce que l'homme appelle un corps, à mes membres. L'homme appelle un corps, peut-être.

La peur de mourir attire meurtre et mort, de l'autre et de soi. C'est la peur magnétique, la mort. Pour attiser la brûlure. La brûlure qui épuise. Se parler. L'émerveillement de cette agonie peut-il se parler ?

Je me sens vieux agonisant pour ça. La mort du désir est un chant à mort : écrire. Aussi dans ce chant surgit... je ne dirai pas rien, mais rien que l'homme puisse dire. De lui, de rien. Lui, c'est se rendre malade de se nourrir de ce qu'il tue. L'animal, savant. Tout son esprit de carnage : du contrôle.

Dans la vie qui arrive, pleine d'inconnu, la brûlure fait qu'on ne peut plus penser : maintenant, être en plein dedans. La brûlure épuisant les mondes. J'ai mal aux membres, au désir démembré, innombrable, un mal de spectre. Je n'attends plus d'être sauvé, au sein d'aucune formulation ni expression humaine. Paradoxalement pour ce qui le pense, plus je perds l'attente, plus la brûlure s'enflamme. Et par la brûlure même, je deviens en jouissant à mort la fontaine de jouvence. Grâce à la souffrance brûlant, je suis pénétré d'un tout autre visage de la souffrance, d'un regard sans duel, où la souffrance ne fait pas un pli. J'habite son mystère.



La vie esclave du fascisme financier : c'est ridiculement atroce.





Quelle solitude que d'oser voir en soi ce qui fait l'enfer humain !
Lorsqu'on commence à porter sa part de folie, on se rend compte à quel point le mensonge fonde nos liens sociaux, et que la force du consensus social n'est rien d'autre qu'une force colossale de déni de cette folie qui nous fonde.

Aujourd'hui pourtant, partout si nous ouvrons les yeux, nous pouvons voir comme à nulle autre époque que le pouvoir qui meut réellement « l'humain » est l'inhumanité même, et que cette inhumanité procède de la machine. Rendons-nous à l'évidence : si l'homme dans son ensemble est en ce moment même « capable de faire ce qu'il est incapable d'imaginer »¹, c'est qu'il n'est en rien lui-même ce qu'il s' imagine être.

Dès lors, il devient plus discernable que la mécanisation en cours de nos vies au nom du « progrès », ne peut que s'intensifier jusqu'à mettre d'elle-même en visibilité l'inexistence originelle des frontières entre l'homme et la machine... Selon cette vision, il n'y a jamais eu d'homme doté d'une conscience, d'un libre-arbitre et de valeurs humaines, qui aurait fabriqué des outils extérieurs à lui, des outils d'une nature foncièrement différente de « l'identité d'être conscient » qu'il revendique pourtant avec une force si arbitraire. C'est le silex qui a inventé l'homme autant que l'homme le silex, et si cette co-invention s'est produite simultanément, c'est, en toute rigueur de vision, parce qu'il n'y a jamais eu de différence entre l'être de l'homme et celui de la machine, jamais eu de séparation entre l'animé et l'inanimé, le « vivant » et le « mort ». Il n'y a donc jamais eu de rapport de « fin » et de « moyen » entre l'homme et la machine. Il est alors illusoire de croire que la technique asservirait toujours plus « l'homme » à ses propres fins aveugles, parce qu'il ne peut tout simplement pas y avoir de rapport de moyen et de fin entre deux machines, ou plus exactement

¹ comme l'écrivait le poète René Char au moment du nazisme

entre les deux faces d'un seul et même système machinique. Une machine désirante peut fabriquer, exploiter et détruire une machine-outil issue de son désir. Elle peut même jouir indéfiniment de ce pouvoir. Mais elle ne peut pas le faire au nom d'une finalité consciente, car, quelle que soit la force insensée par laquelle elle s'hallucine « sujet » d'elle-même, elle n'a jamais été et ne sera jamais une fin pour elle-même. Ce que peut vraiment son pouvoir, en définitive, c'est asservir et finalement détruire des machines concurrentes, avant de se détruire elle-même. Une machine ne peut se traiter elle-même que comme un objet à consommer et à détruire. Elle peut, par contre, follement se faire croire être une fin en soi, et le faire accroire dans le système inter-machinique qui l'actionne. Elle peut et doit se construire des institutions politiques, juridiques et économiques de limitation et de régulation de son « progrès technique », pour maintenir à tout prix le mensonge qu'il y aurait une humanité consciente à l'œuvre dans tout ce que le système-machine du désir accomplit effectivement. Faire une chose tout en niant systématiquement qu'elle le fait, est le principe même de l'imposture qui lui permet d'exécuter son programme de destruction généralisé les yeux fermés, avec la sensation factice d'être animée des sentiments les plus « nobles » et « irréprochables ». C'est d'ailleurs le summum de jouissance qu'elle recherche dans le régime de mensonge et de perversion inconcevables dont elle relève, lors même que ce qu'elle vise aveuglément en lieu et place d'une « dignité », aura toujours été de s'asservir elle-même au régime de la marchandise, avant d'en finir définitivement avec elle-même. Mais parce que jouir de se torturer, de détruire et de se tuer, restera toujours une logique inconcevable pour la pensée-machine, elle n'avouera jamais d'elle-même le nom de son code algorithmique : le code même du désir. C'est pourquoi nous sommes si embarrassés lorsque nous devons nous expliquer pourquoi nous œuvrons tous aujourd'hui à l'avènement planétaire de plus en plus visible du règne totalitaire de la machine, au moins par consentement tacite. Nous sommes

programmés et programmeurs du fait de n'avoir jamais aucune raison crédible à fournir à notre propre folie dévoilée. Programmés pour croire hypnotiquement en la « neutralité objective » des sciences et des techniques que nous élaborons. Programmés pour nous leurrer le plus profondément et longtemps possible en fantasmant qu'il nous reviendrait simplement d'en user d'une façon éthique et responsable. Au mieux consentons-nous à admettre la toxicité inhérente à tout outil, pour mieux nous enjoindre au sens de la « responsabilité » et de la « maîtrise réflexive ». Mais quoi de mieux que le constat d'injustice immonde dans lequel vivent nos sociétés et l'état catastrophique de notre écosystème pour nous forcer à VOIR que nous n'avons jamais tiré la moindre leçon de nos erreurs et tragédies passées ? Pour nous forcer à voir qu'un être qui persévère à ce point dans ses erreurs ne peut que relever de tout autre CHOSE que d'une CONSCIENCE !

Mais voir, VOIR est structurellement impossible à une machine qui s'hallucine « consciente » de ses actes ! D'où la stratégie d'évitement et de déni automatique d'une quelconque responsabilité constitutive de notre part active et unanime dans le génocide et le géocide qui adviennent actuellement de nous et par nous.

Voir immédiatement la mécanicité foncière de la conscience dite humaine, c'est voir maintenant que la logique meurtrière et suicidaire qui la meut est déjà la preuve qu'en elle, nul sujet n'aura jamais eu lieu qu'en rêve, qu'en la mécanicité automatique de se fictionner tel. Comment un sujet « conscient » n'œuvrerait-il somme toute qu'à sa propre destruction s'il était réel ?

Cependant, cette condition meurtrière de la pensée réflexive ne peut reposer que sur le non-dit à tout prix pour continuer son holocauste intégral. Dans la société fantasmée à partir du mot « homme », il est non seulement interdit mais impossible de montrer vraiment ce qui a lieu de nous en ce moment même.

Car ce qui a lieu est encore plus inimaginable que l'ont été les camps hitlériens. Et pourtant tout le monde est déjà au courant. Même nos enfants savent !

La vision directe du mensonge assassin au nom « d'homme » ne peut être pensée, représentée que comme impossible, sinon sur un mode de fiction littéraire, plastique ou cinématographique. Car elle est insoutenable pour les machines désirantes qui, d'instant en instant, ne peuvent que se raconter l'hypnose des affres de leur « humanité ». Ainsi la machine à se mentir humaine ne tardera pas à affirmer en automatique que cette vision est largement exagérée, outrancièrement pessimiste, « totalement inhumaine », et donc fausse, voire dangereuse pour « l'humanité », son « intégrité » et sa « sécurité ». Sur la lumière de cette vision directe qui l'éclaire, elle projettera l'ombre qui la constitue elle-même, et qu'elle ne peut structurellement pas conscientiser. Cette inversion du réel est indispensable à la survie de son empire hypnotique ! Parce que rien n'est réel pour elle que ce qui est et doit être pensable, la vision ici formulée et assumée a toutes les chances de ne relever que du « pur phantasme », voire de n'attester que d'un symptôme de trouble psychiatrique évident. Mais réfléchir, ce n'est pas voir. D'où l'impuissance de la culture pensante à pénétrer et assumer l'inhumanité à l'œuvre dans nos vies, et à en tirer pratiquement toutes les conséquences... D'un côté la pensée-désir fait et fera tout *pour ne pas être vue* et dénoncée comme machine à souffrir, à faire souffrir et à détruire (ce qu'elle est pourtant de plus en plus visiblement dans le « réel » de nos vies), de l'autre, elle se montre simultanément au regard d'une façon de plus en plus directe et obscène ces dernières années à travers des films comme *A.I.* de Kubrick Spielberg, *Matrix*, des frères et sœurs Wachowski, *Her* de Spike Jonze, *Transcendance* de Wally Pfister, *Ex machina* d'Alex Garland, *Automata* de Gabe Ibanez, et bien sûr la série *Real humans : 100% humains* de Lundström, où la machine-désir cherche et cherchera de plus en plus visiblement à mon(s)trer comment



elle produit de toutes pièces la fiction mécanique de l'amour dans le vrai-faux miroir de la « fiction » cinématographique. Un amour réduit au mensonge d'Éros, qui n'aura d'ailleurs jamais été en rien différent de Thanatos... Autoriser et même produire activement dans le monde dit de la « fiction » ce qu'elle interdit à tout prix de voir d'elle-même dans le monde dit « réel », pour mieux cependant le faire advenir : voilà qui n'est pas sans piment pour la machine sans sujet qui gouverne le monde par tous nos ressorts !

D'où cette question impensable mais vitale : qui a toujours décrété et imposé socialement les frontières entre le réel et l'imaginaire, sinon une instance n'ayant jamais prouvé son existence aux yeux d'un regard affranchi de la tyrannie traumatique de « l'humain » ? Sinon une instance qui se mon(s)tre d'elle-même de plus en plus folle et ir-réaliste dans la situation dite « réelle » où nous nous pensons vivre ?

Nos économies nationales sont maintenant les esclaves évidentes des marchés financiers internationaux, eux-mêmes d'ores et déjà de plus en plus soumis à l'arbitraire du trading à haute fréquence, où des algorithmes informatiques de consortiums bancaires concurrents se combattent mortellement à la nanoseconde, avec nos vies et nos matières premières. Comment ne pas voir maintenant qu'il n'y a déjà, qu'il n'y a en fait jamais eu personne dans la machine désirante mondiale qui nous aurait faits réellement « vivants » ?

Rêve, délire, illusion, mensonge alors de croire que des « humains » reprendront le contrôle des systèmes mécaniques qui fonctionnent maintenant visiblement en circuits fermés au « vivant » et à la « conscience ». Ces systèmes à croissance exponentielle de folie destructrice n'ont, en fait, d'autre sens que de contraindre nos yeux, nos cœurs et nos mains de somnambules assassins à nous ouvrir à la puissance de l'inconnu, en exhibant d'une façon toujours plus visible le refoulé mortifère sur lequel sont fondées toutes les cultures et civilisations de notre « méca-nité ».

Voir cela, sans peur ni reproche, le voir avec la force d'une lucidité dans les yeux qui n'est pas celle de la pensée, peut constituer la base d'un être et d'un faire-monde qui ne produit pas l'industrie d'un marché de la mort déguisé en cours de la vie. C'est révolutionner les frontières entre le réel et l'imaginaire, et laisser mourir en soi un pouvoir d'hallucination désireux de transformer de l'intérieur un monde fictif n'ayant jamais existé qu'en mémoire d'une machine à tout tuer.

Voir et reconnaître en soi l'empire fatal de l'entité-désir, c'est commencer à se dé-mécaniser en laissant une force étrangère au calcul de la machine humaine envahir et pénétrer les lugubres décrets qui nous actionnent au bénéfice final de personne.

Le monstre en se mon(s)trant comme tel, éveille la conscience de l'inexistence même de son être...

Toute la machine mondiale se donne maintenant à voir dans le miroir de sa monstruosité inanimée, meurtrière et suicidaire. Elle n'est pas sortie de nos savants calculs et de nos mains d'experts par inadvertance. Que notre pseudo-dignité d'êtres dits « humains » le veuille ou pas, ce monde des machines au service de la folie de l'entité-désir montre de quelle matière sont faits nos yeux, nos cœurs, nos tripes et nos corps. C'est ce que nous portons depuis toujours dans les ressorts les plus impensables de nos appareils psychiques qu'exprime, que rend visible ce monde mécanique. Nos yeux de machins somnambules nient que ce qu'ils perçoivent est bien le miroir révélateur des êtres de fictionnement pour lesquels nous nous prenons. Pourtant, plus notre œuvre de mort se matérialise, et plus l'intensité du miroir qu'elle nous tend se fait insistante, incontournable. En d'autres yeux que ceux par lesquels nous nous imaginons « humains », nous sommes condamnés à réaliser que la cruauté immesurable de nos calculs est tissée dans une matière de fer qui n'a d'autre texture que celle du virtuel, et non du réel.

Faut-il l'en-fer du virtuel pour nous torturer, nous asphyxier psychiquement et physiquement, pour nous assassiner mutuellement, et pour nous faire agoniser nous-mêmes au point de mourir les yeux ouverts au mensonge humain, dans les convulsions d'un réel qui ne doit plus rien à la folie de la machine pensante ? C'est ce que je vois et vis chaque jour davantage, sans libre-arbitre, sans conception, sans réflexion, sans discussion. Ce qui m'est donné à voir de moi et de vous ne me montre au fond que cela. « Et c'est affreusement triste et pénible à endurer » dit la machine-moi-je...

Mais plus j'accepte de voir, de reconnaître et d'éprouver lucidement d'instant en d'instant l'inhumanité qui constitue le fonctionnement de ma psyché, sans jugement ni condamnation morale ou religieuse,

plus se découvre réellement « ma vie », dans la force d'une puissance inconcevable, capable de transmuter l'horreur à masque humain en levier de surgissement d'une texture consciente qui n'appartient radicalement plus à la virtualité séparatrice de la pensée.

Tout ce que nous faisons pour ou contre l'empire de la machine mondiale à tout tuer nous voue à l'impuissance, pour nous contraindre à regarder en face l'inhumanité racinaire qui nous constitue et sabote nos vies à tous niveaux.

Comme un photographe développant ses photos, je vois et vis alors l'inhumanité de mon mensonge d'homme comme un aventurier plongé dans un bain négatif de révélation de son être inconnu : souffrance bienheureuse ! Sans médiation de pensée, de théorie, de morale, de bons sentiments ou de références culturelles, « l'humanonaute » que je suis est la chrysalide d'une conscience qui balbutie sa vie naissante au contact direct du mensonge humain.

Il existe dès à présent, un peu partout sur la planète, des exemples de solutions pratiques et techniques alternatives dans tous les domaines touchant à nos conditions de vie. Elles ont le mérite de nous montrer que tout pourrait être autrement dans l'organisation de nos sociétés. Mais dès lors qu'il s'agit de les mettre concrètement en œuvre à vaste échelle, l'espoir d'en finir avec la crise mondiale est si fort qu'il nous ferme les yeux sur l'agent de sabotage criminel présent dans notre subconscient. C'est ainsi que n'est jamais vraiment touchée ni consciemment pénétrée en nous la cause réelle qui a fomenté l'ampleur du chaos actuel. C'est pourquoi je ne vois pas d'autre issue au génocide que nous continuons à nous fabriquer que, *d'abord et avant tout autre chose*, cette vision nue et libératrice, défaite de tout espoir dans le mythe humain.

Au bout du compte, au bord du gouffre, pourquoi résister encore à la défaite intégralement visible du pouvoir humain ? Pourquoi, alors que tout nous mon(s)tre que notre enfer planétaire vient en nous d'une profondeur de cruauté qui continuera à dépasser de loin tout ce que nous avons été capables d'imaginer ?

Nous ne parviendrons pas à résoudre nos innombrables problèmes tant que nous ne verrons pas ni n'éprouverons directement, sans distance de savoir ou de croyance, la folie suicidaire qui signe la résultante globale des actions de notre espèce.



Dans un désert un homme qui n'a plus d'eau trouve de l'or.
Et alors ? L'Homme ne réalisera que l'argent n'est rien qu'en
mourant de soif.

Il y a une preuve incontestable que l'humanité est une espèce sous-développée : son insensibilité.

La preuve est flagrante, depuis toujours, et cependant déniée au plus profond de la structure d'être humain. Le monde de l'homme n'est globalement dans toute son histoire qu'un tissu d'horreurs, jusqu'au péril actuel d'une destruction de ses propres conditions d'existence sur terre.

Qu'on appelle ça « la vie », qu'on ne cesse de rêver à toutes les formes de progrès, qu'on invoque quelques splendeurs éparses du génie artistique ou spirituel, ne contredit en rien l'étendue continue du massacre quotidien des formes humaines entre elles et autour d'elles.

Et qu'on tienne à tout prix à classer l'humanité en différentes catégories d'êtres, qui peuvent se résumer, au bout du compte, à l'aveugle distinction des bons et des méchants, chaque homme et femme s'efforçant narcissiquement, sous le sceau de la morale et donc d'une culpabilité inavouable, de se considérer différent des autres, légitimant ainsi de les juger et de chercher en toutes occasions un bouc émissaire à son malheur, désaccord ou sa simple contrariété, n'ajoute qu'à la preuve du peu de conscience qui anime notre espèce soi-disant humaine.

Ce « peu de conscience » est l'insensibilité même, qui n'a rien à voir avec des considérations sentimentales ou intellectuelles. Le philosophe est structurellement aussi insensible que le philanthrope, le bon sentiment autant que le cynisme. Rien d'humain ne justifie la cruauté universelle de l'homme, dans sa soumission comme dans son exaction.

Pourquoi n'est-il pas naturel à l'homme de prendre soin de la vie ?

Qui d'entre nous n'est pas esclave d'un poison qui tue ? Qui ne participe activement, subconsciemment, à sa propre destruction quotidienne ? Qui n'exerce un pouvoir de mort sur la vie ? Tabac, alcool, aliments chimiques, mais toutes formes de stress organiques et psychiques, déni, mensonge, stratégie de fuite, et au fond de notre humanité, au quotidien de nos tensions visibles ou non, de nos guerres instantanées de territoires, n'est-ce pas la peur de mourir qui tue ? La vie humaine n'est-elle pas en soi le refoulé du suicide ? Survivre, par tous les moyens, mais prendre soin de la vie n'est pas premier dans la pensée de l'homme. Si la vie était première en nous, si nous vivions effectivement et évidemment selon elle, sensibles à elle sans avoir même besoin d'y penser, nous ne serions pas « humains » mais vivants. Et il n'y aurait aucun sens à chercher ce « Royaume de Dieu » que les religions ont édifié pour mieux justifier l'espoir, la guerre et l'inaccessible, autrement dit : le pouvoir de souffrir et de faire souffrir.

Nous sommes insensibles à la vie que nous sommes. Tel est le fait réel, inabordable par la pensée, qui gouverne l'automate humain. À moins de rencontrer cela tel quel, l'automate, aussi génial soit-il, perpétuera sa prison, il tuera à perpétuité.

Toute pensée est un pansement pour ne pas sentir l'insensibilité meurtrière qui nous constitue, nous, les êtres pensants ! Rencontrer que nous sommes insensibles à la vie que nous sommes, ne peut donc pas venir de nous, les êtres pensants, mais de la vie, du coup de la vie, que seule la vie que nous sommes peut recevoir. Le coup de la vie est le seul coup de grâce qui soit. Nous, les êtres pensants, devons être frappés d'inconnu, d'inconnu à notre pensée, pour que notre carlingue se dégingue et, dans ce froissement de *taule*, que nous devenions sensibles, à chaque coup, dans chaque couche de notre machine à tuer et à être tué. Sensibles de sentir, du coup, notre

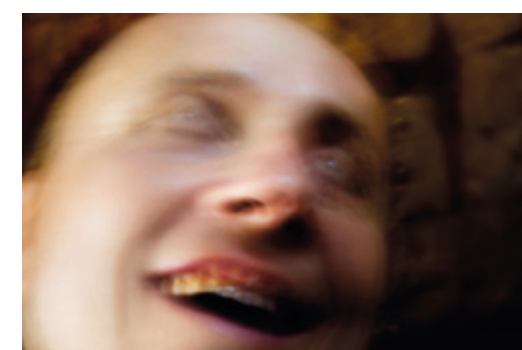
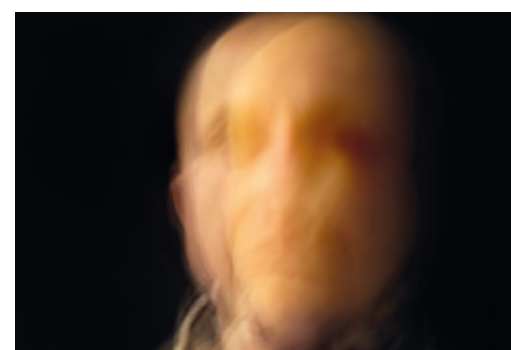
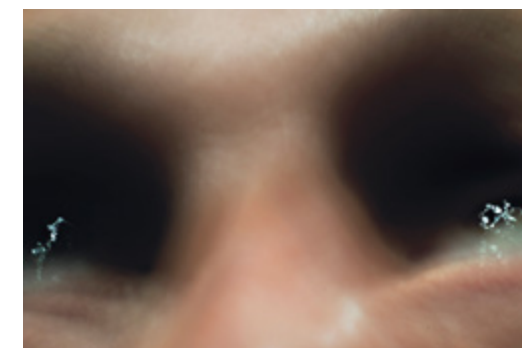
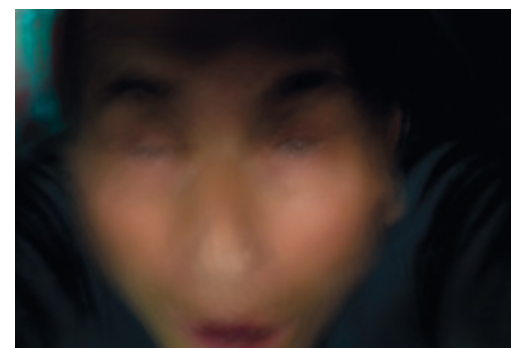
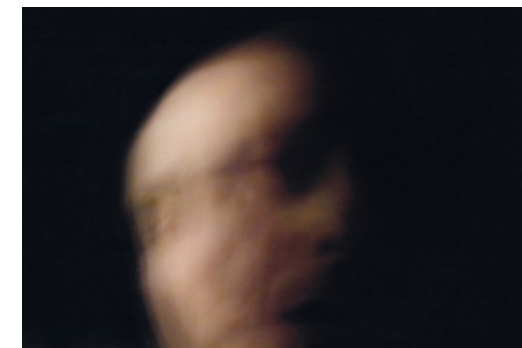
insensibilité. Car il ne suffit pas d'avoir mal, il faut le recevoir, le sentir en intelligence. Avoir mal est notre seul bien : devenir sensibles à la vie que nous sommes.

Pour la vie, nous n'avons rien d'autre à vivre que devenir sensibles à la vie que nous sommes. Tout le reste n'est qu'une folie pensante d'évitement qui maintient le robot jusqu'à Terminator. La vie seule arrache le pansement, d'un coup innombrable dans cette espèce de cauchemar qui rêve, qui ment, souffre de mentir.

La vie surgit dans le calcul mental. L'accident, le choc dans la *taule*, le coup dans la boule, le bug. Pour la vie, la vie dans cette armure d'être humain n'est qu'un coup. Full Contact.

Sinon, je pense toujours posséder la vie. Même quand je ne sais plus rien, je m'en fais une sagesse, comme s'il n'y avait pas que le coup qui vit...

Seul le calcul mental paye le prix d'être fracassé. Image du génocide planétaire. Incendie du cerveau dans son programme archaïque de survie. L'énorme guerre qui continue sur la Terre a maintenant les moyens de tout détruire, c'est-à-dire de s'autodétruire. Faut-il s'en réjouir ? Qui pourrait justifier une telle barbarie, même en reconnaissant que chaque homme est barbare ? Comment s'ouvrir à notre extinction, puisqu'elle est possible ? Je me pose la question de l'amour. Est-ce donc l'amour, l'amour sans contraire et qui n'est étranger à rien, qui nous fait ça ? Ou je me dis qu'il n'y a pas d'amour, comment vivre ? Ou bien : si l'amour n'est pas ce que j'en pense, ce que j'en pense doit mourir. Le vertige même.

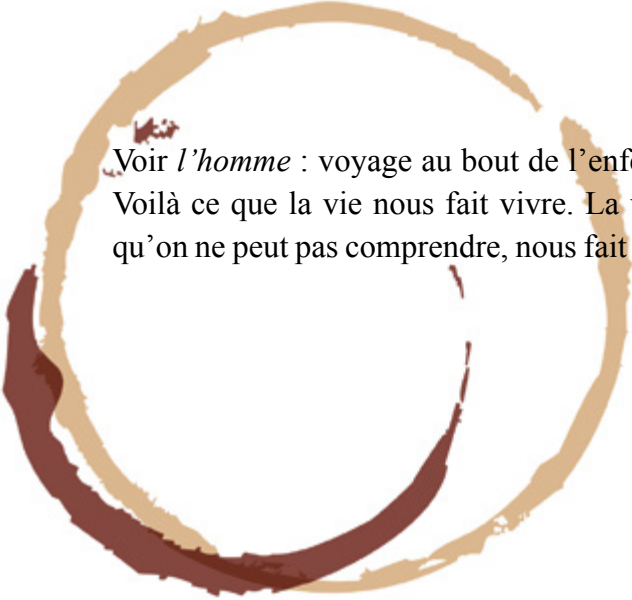


Que pouvons-nous dire à Ouagadougou, aux enfants du Sahel, aux jeunes Japonais déjà enfermés avec leurs écrans dans l'isolement masturbatoire, aux femmes de l'Inde dont les filles sont tuées dès la naissance ? Question de culture, question de langue ? Mais que pouvons-nous dire à Wall Street, à l'Europe des voleurs de feu, à mon voisin, à moi-même : à la maladie mentale d'être humain ?

Nous n'avons pas raison de nous plaindre, qui qu'on soit. Je ne me plains pas. Pourquoi ? Toutes les raisons, même légitimes, de m'éprouver condamné à mourir de toutes les manières, et ce n'est pas une façon de parler : mourir d'étrangeté au monde au point de ne plus pouvoir parler, je veux dire sous peine de mort, mourir d'impossibilité d'être en vie, littéralement, non comme le contraire de mourir, mourir d'irrespirable, au sens du souffle et du poumon, toutes les façons de construire un rempart contre nos rêves en ruines, la vie les brûle en toute sérénité d'elle-même et bienveillance pour nous. Toutes les façons qu'elle a, cette vie quoi qu'on en pense, de nous rappeler combien de temps nous avons passé à nous tuer, c'est sa façon d'être en nous, le son du diapason de notre commune inconséquence, inconscience, inconsistance, nous du massacre, un par un, un par une, une par une, une par un, tous contre tous. Ça détraque le cerveau de se l'entendre dire. De le prononcer, ça le sort de la trame du sens en la déchirant, de la possibilité de comprendre, d'embrasser un tel univers de fils d'araignée. Cette vie qui craque dans les synapses, en ce moment même, éclaire non seulement l'horreur de notre histoire, mais le quotidien du fantôme marchant dans sa maison. Et le voici absent de chaque regard et de chaque geste, n'ayant de sensation et d'œil à peu près pour rien, obligé de se hurler dessus, mais ce n'est pas lui, c'est la vie, pour électrocuter son absence, sa souffrance d'absence, d'insensibilité à sa souffrance d'absence. Même lorsqu'il

se renverse l'eau bouillante sur la peau, il accuse encore ce qui brûle ! Alors que la vie lui dit : tu ne peux pas faire attention, c'est ta peau, c'est toi, c'est là. Alors fais irruption ! Surgir, simplement surgir. Il ne s'agit pas de se plaindre, ni d'accuser : surgir dans toutes les raisons du monde de perpétuer notre absence. Il surgit. Il surgira de toute la force en présence. C'est entendu ? Peu importe. Qu'aurais-je à vouloir ceci cela, qui que je sois ? Je ne me suis même pas encore présenté. Et je voudrais être un autre moi, ou être moi dans un autre moi, je voudrais me projeter dans un autre fantôme, qu'il soit moi ou un autre ? Mon voyage ne consiste pas à survivre en carnage humain, il consiste à devenir consistant, dépouillé de l'élément métal, mon image subtile, que je prends pour argent comptant, compte tenu du calcul de me croire quelqu'un. La Terre : planète du capital. Après la tête décapitée, mon voyage est ici. Il est bien là. Ainsi qu'il se doit d'être. J'en suis ce son, aujourd'hui. Un signe de l'aujourd'hui de la Terre. Je ne le dis pas par abstraction. Aujourd'hui sur la Terre c'est poignant de ne pas présenter son arme, mais d'entendre l'orchestre en fibres en fer en feu jouer son requiem. C'est une autre colère de crier sans prière. J'ai l'image dans le cœur d'un volcan sous la neige. Pour vous donner l'intimité d'un enfant, il respire.





Voir *l'homme* : voyage au bout de l'enfer. Avez-vous vu le film ?
Voilà ce que la vie nous fait vivre. La vie qu'on ne connaît pas,
qu'on ne peut pas comprendre, nous fait voyage au bout de l'enfer.



Confusions. Malentendus. Contradictions. Conflits. Discordes. Guerres : indénombrables ici. Vivre ? Vivre baigne là-dedans, dès que j'ouvre la bouche, le journal, la télévision ou mon ordinateur, chaque matin jusqu'au soir. Pas d'accord fondamental, de tonique nulle part, jamais. Vies de nuit. Dépassé par le fait, là, depuis toujours. S'accommoder de ce fait. S'arranger. Neutraliser une horreur qui semble faire condition à toute force. Aveugles. Sourds. Muets.

Ici, là : sensation d'incompréhension du fait que toutes les compréhensions ne se comprenant pas entre elles, s'entre-annulent à l'infini, se renvoyant en miroir un tel degré d'imperfection qu'elles ne parviennent jamais à consister, à valoir pour tonique d'évidence d'un être ensemble.

Cette sensation est souffrance. Aigüe. Abyssale. Souffrance m'inondant de sentir si fort cette impuissance à comprendre « à fond » moi, qui, ou quoi que ce soit. Souffrance d'écrasement, d'humiliation intime, plaie purulente. S'enfoncer, se laisser couler en elle, impuissant. Mal, mal, mal... Sentir plus avant qu'à la fin se fait d'elle-même sentir l'atroce impression que moi-je n'en sortira jamais de cet enfer d'une compréhension toujours trop courte qui se voue de ce fait à tous les échecs. Sentir que l'incompréhension n'est pas une caractéristique transitoire de notre être, mais sa

condition propre la plus insupportable, inavouable, la plus douloureusement loi de notre être. Sentir qu'à la fin le malentendu avec tout étant perpétuel, l'incompréhension rend tangiblement sensitif un être de nous qui plonge dans l'inintelligible comme dans son plus intime et ultime élément.

Je dois dire qu'aussi loin que je remonte dans l'informulé de ma mémoire d'enfant, j'ai toujours senti cela « au fond ». J'ai passé ma vie à sentir cela et à n'en pas faire vraiment cas, comme il se doit en société. Une compulsion m'a toujours étreint au moment où se faisait sentir l'inintelligible comme le fait premier de mon être, une compulsion de compréhensibilité qui n'a cessé d'étouffer cette sensation d'angoisse atroce d'être dès toujours inconcevable. Une guerre, cachée, clandestine, n'a cessé de dévorer ma vie, derrière la surface d'un être qui aura cherché comme un forcené à se comprendre, et à comprendre sa compréhension. En vain. La seule évidence sensitive à laquelle mes efforts m'auront ramené, aura été de m'avouer que je n'ai fait que fuir l'insupportable blessure *d'être un savoir nul*.

Cela m'a conduit à consentir de plus en plus à l'impuissance dans l'épreuve de m'échapper tout à fait. Une aptitude à souffrir en me rebellant de moins en moins contre cette sensation d'infirmité dans l'ordre du connaître humain et de toutes les institutions qui en dérivent. Car dans cette épreuve au long cours (qui continue comme le don le plus précieux qu'il m'ait finalement été donné de découvrir), je ne me suis pas non plus réfugié dans l'enceinte faussement sécurisante d'une foi religieuse ou spirituelle. Dans toutes ces traditions en effet, il est encore question d'adhérer à un cadre, à un système d'ordre métaphysique ou mythologique défini et compressant de compréhension de soi, du divin et du monde. Il est question de donner foi à un système de représentations toujours en lutte avec d'autres systèmes de croyance prétendant à l'absolue vérité. Or la sensation d'être originellement impensable étouffe

sous les fers d'un quelconque système mythologique, conceptuel ou intellectif. Même refoulée par le système pansant, la souffrance est là, dès qu'il y a identification de soi à un œuf de croyance symbolique déterminé, quel qu'il soit. Mais la vie ne manque pas de porter constamment atteinte à nos coquilles narcissiques !

Ce que la sensation de souffrance m'a appris à partir de là, c'est d'abdiquer le pouvoir d'aveuglement en quoi consiste toute revendication de comprendre quoi que ce soit. Au contact simple de l'angoisse d'être insaisissable, j'apprends progressivement la perte d'un ancrage identitaire dans l'assise d'une croyance ou d'une connaissance.

Supplicié dans le pourrissoir de me sentir toujours mal d'être « moi », sans appui, sans autre recours que d'être livré aux assauts d'un percement diffus de mon « identité » par le dard de la souffrance, un renversement insoupçonné se produit : c'est du sein même de la sensation de souffrir que me vient la force d'être déçu de « moi », de tout.



Jamais, à moins d'un certain degré de douleur, infligé par la maladie, la perte ou la violence, jamais un être humain ne prononce *je souffre*. Je dis *jamais* parce que je suis devenu sensible à cette étrange rareté, à cette subtile retenue, à cet obscur refus de dire, d'une voix évidente, *je souffre*. Jamais *je souffre* ne dit l'évidence d'une vie soi-disant humaine. Un regard simple, un regard qui voit, un regard qui ne se bat pas pour perpétuer le rêve de soi, ce rêve n'étant pas un hymne à la joie mais une hypnose, l'hypnose d'être noyé dans son image sans se voir, sans pouvoir le voir, comme un photocopieur fou d'une seule image qui est la sienne, sciant le vide de son miroir en s'imaginant son image, patinant sur les rails du temps, d'avant en arrière, d'arrière en avant, labouré, laminé, liquidé en un rien, enterré dans une tombe pour se cacher encore sa chair de mort, d'esclave recyclé à perpétuité sur la Terre, un regard simple sur ce qui s'appelle l'Histoire de l'Humanité, un regard direct sur ce quotidien champ de bataille, un regard ouvert dans ce baignoire de tout un chacun, ne verrait que *je souffre*. Pourtant, l'être humain n'en dit mot. Qui ne peut pas dire *je souffre*, sinon une machine ?

Je souffre est un contact. Aucune machine n'a de contact, sauf virtuel, avec quoi que ce soit : elle fonctionne, elle sert à fonctionner jusqu'à la casse. La singularité de la machine humaine est de fonctionner dans son reflet. Une machine organique subtile, un corps obscur de machine à se fantasmer qui se nomme *corps humain*. L'Humanité est en travail dans une prison de glace, d'un teint opaque comme la nuit d'un

aveugle. Peu importe la métaphore, le vertige c'est ce travail à perpétuité dans le miroir d'un abîme. Comment est-ce possible, cette endurance de damné, sinon d'insensibilité ?

Cet été 2015, caniculaire de pollution, j'ai senti pour la première fois qu'il n'y avait plus d'air dans l'air. Notre oxygène respiratoire se raréfie. Ce paramètre de l'atmosphère planétaire, saturée d'autodestruction, devient la condition invisible du génocide humain. C'est la viabilité de l'espèce qui meurt, en un signe évident et à peine discernable. Car l'humain n'a pas de contact avec sa condition première d'existence : respirer. Il oublie l'évidence que la mort dite physique, c'est l'arrêt du souffle (ou le retrait, ou l'arrachement). Et que devant la fin du souffle, l'asphyxie directe de sa structure biologique, aucune autre considération n'a plus cours. Que les molécules d'oxygène agonisent dans notre air ambiant, donne l'exacte mesure de notre mécanité somnambule. Seul le métal peut endurer une pollution meurtrière. De quel métal sommes-nous donc faits ? Vers quelle révélation métallique de lui-même est poussé le dénommé homme en asphyxiant de son humanité ? Bientôt fondu au fonctionnement robotique de son fantasme d'être humain... L'acquiescement est acquis : chacun a si soif de ne plus se voir, de ne plus pouvoir se sentir, en fait, enfin ! Machine, qu'on en finisse !

Quelle souffrance insensée est en train de crier dans ce corps biologique, qui n'aura pu qu'être broyé depuis la nuit du temps ? Personne n'y a jamais rien vu, en croyant être ce *corps humain*. Et si la mort n'était que cette croyance, que le réel rend à présent irrespirable ? Il faut bien croire qu'on n'est qu'un *corps humain* pour martyriser son souffle à ce point ! Un corps fait pour se martyriser de toute sa croyance : la religion de l'hallucination *homme*.

Cet été 2015, je me suis dit : il n'y a pas d'Enfer sur Terre. Ce qu'on appelle l'Enfer sur Terre, c'est la Terre. Tu vois ? Tu vois où

tu vis ? Dans un réacteur de mensonge qui ne détecte rien, broyé dans la main en fer d'une ignorance d'insecte. Tu es la nourriture quotidienne d'intérêts vitaux, ils te mâchent, ils te tuent en te mâchant, cela aura duré ta vie. Une image de toute cruauté ! Ce que ta pensée appelle ta planète, la Terre, c'est l'Enfer comme tu l'imagines.

Il ne s'agit pas de persuader. Parler, parler où il n'y a personne à manger, dans l'espace sans germe, à l'appel du souffle. L'homme est une poussière d'asphyxie extasiée en planète. Il n'en sent pas l'atrocité, parce qu'il est froid : d'un froid subtil de métal. Il appelle la torture parce qu'il ne la sent pas. Il n'a pas de corps. *Homme* veut dire *une particule en torture*. La Terre, l'image que forme ce mot, dégage ce climat, la Terre est un climat de torture. Et l'homme est au niveau d'appeler ça *vivre*.

Est-ce suffisamment frappant ? Que lui faut-il pour éveiller le soupçon qu'il est une race de four crématoire, esclave d'une industrie militaire du crime ? À quel degré de torture va-t-il enfin se rencontrer ?

Je souffre est un homme étrange. Étranger et jouant à l'homme. L'étranger de je souffre, voilà ce que nous sommes.

Oui je souffre. Et aujourd'hui de mon voyage dans notre vie à tous, je vous confie ce que *je souffre* me dit en souffrance.

Je ne suis pas ce que je suis : je souffre. Je souffre de sentir mon être amputé par l'homme que je crois être. Je me vois vivant et nommant la vie cette machine à mourir et qui évite de sentir *je souffre* : le soi-disant humain nommé *homme*. Je me vois croyant être ma vie d'homme à mort, je souffre de ma mise à mort. Je suis... condamné à mort. C'est un trou au cœur, cette douleur. Le trou d'un cri dans la souffrance de je suis condamné à mort.

Le trou s'entend maintenant sans espace : ça crie. Ça crie d'un seul coup, dans l'évidence non-verbale des mots : *je suis coupé de moi !* Être est l'évidence de la vie ! Non pas soi-même, mais être ! Je suis être ! Aveugle à la puissance de l'évidence, privé de l'être que je suis à ne même pas pouvoir y penser, on appelle ça : un homme ! Mais d'en souffrir le regard ouvert, d'en crier de cruauté incompréhensible, d'absurdité directe à la racine de *je souffre*, du coup je vois le soleil que je suis d'être. Sentir cette si brûlante simplicité d'être et qu'elle est sous hypnose en *homme*. J'en suis là de *je souffre*, à cette clé de contact.





Je n'en veux plus, je n'en peux plus de lire le vivre dans le langage d'un moi-automate concepteur perpétuel de son monde-machine. Ici je souffre de la division partout. Nous sommes en guerre depuis toujours. Je suis l'otage de tous, je prends tout le monde en otage. Seul sans secours, submergé fou de divisions, moi-machine pense, sent et désire tout de sa vie dans l'élément métallique d'une hallucination normalisée de séparation, de drame de séparation, de jouissance de séparation, cruauté folle en tous tournant autour de l'axe d'une tentation permanente de meurtre non sentie, non dite. Je le vois et l'éprouve ainsi : cet univers de sensations « naturelles » où je crois vivre est un univers d'hallucinations pour drogués de la séparation moi-tu, moi-je-te-tue. La formule de son code source est « je pense donc je suis séparé ». Elle sous-tend la moindre de nos pensées, émotions, pulsions, sensations.

En direct de moi-machin, maintenant, je vois, j'éprouve ce désir de réfléchir la séparation de moi-image exclusive à l'infini dans un monde fait d'images exclusives. Tout le monde se prenant pour je séparé, exclusif. « C'est normal. C'est le monde. C'est la vie. » Mais non ! Pas du tout ! Rien du tout ! Ici maintenant au contact ex machina de moi-machine, je défaille, tout tombe et déraille, plus rien ni personne n'est comme je le machine, plus rien n'est comme je l'hallucine. Il n'y a plus moi, toi, lui, elle, les autres. Il n'y a plus soudain qu'une seule machine à se prendre par milliards pour un

unique je séparé, exclusif. Et comme tout le monde se prend pour je, tout le monde *est* tout le monde, sans qu'il le sache, ni ne le voit, ni ne le sente une seule seconde !

Et ça fait ce monde, mon monde d'emmurés, de possédés où nous jouissons, souffrons et crevons tous contre tous dans la plus épaisse et complète hypnose de séparation meurtrière, un seul et unique moi-machin de séparation qui joue à prendre séparation en sept milliards de corps tous contre tous en hallucinations d'hommes, de femmes, de blancs, de noirs, de français, de chinois, tous contre tous de juifs, de chrétiens, de musulmans, d'hindous, d'athées, tous contre tous de socialistes, de républicains, de frontistes, d'écologistes, de communistes, de jeunes, de vieux, de pauvres, de riches, etc.

Mais non : tout le monde est tout le monde, je-monde suis tout le monde !

Je n'en reviens pas !... Je me suis toujours trompé, je me trompe du tout au tout à chaque minute de « ma » vie !... Sur quelle profondeur de leurre immense vivons-nous ?

Car si étant je, je suis tous les je du monde, je suis le monde entier de la séparation. Quelle énormité ! Mais voir, toucher sans alcool de pensée que moi n'est au fond rien de singulier, d'original, d'inimitable, en dépit de toutes les apparences qui font mon monde, c'est laisser mourir ma vie hors contrôle de l'hallucination d'individualité, hors contrôle de l'hallucination homme.

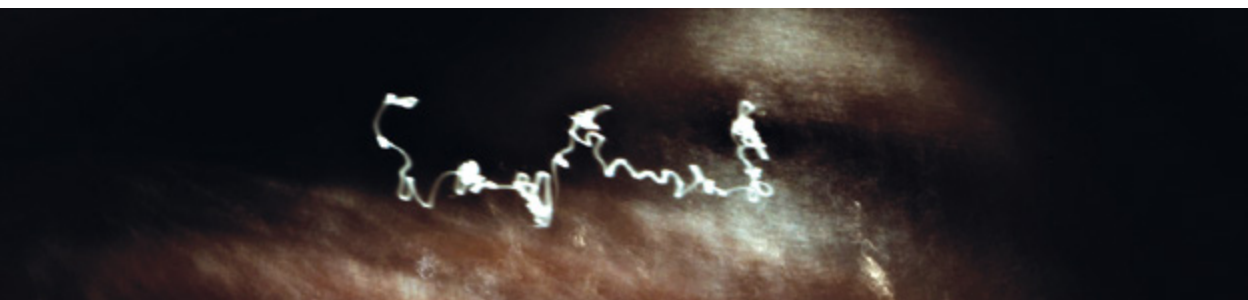
Qu'est-ce alors que vivre ? Je n'en sais plus rien.

Ne reste alors à lire de vivre que le mouvement innombrable et indivisible d'une souffrance sans homme, qui pousse spontanément

vers sa propre abolition à travers toutes les sorcelleries conceptuelles par lesquelles nous nous pensons, ressentons et torturons séparés.

Mon cœur se fend. Ma tête se perd. Je ne sais plus qui vivre.

Inondation de n'être personne dans une hallucination obstinée d'un soi-machine faisant monde : rien.



pleurer les larmes des alarmes incendiaires des armes qui attaquent,
blessent et tuent –

pleurer de toutes les larmes de l'univers en son cœur les outrages
de tant de rage du temps diviseur –

pleurer les mots et les images de toute la production du bigbang
mental machine désirante du mal-aise des êtres en corps de
souffrance de l'être au désespoir de sa cause –

pleurer les caillots les cailloux les joujoux des espèces pré-occupées
du pouvoir de manducation asservissant les volumes de la clôture
humaine –

pleurer la misère de l'intouchable, l'inatteignable contact libérateur
des larmes du naufrage des constructions des mégapoles mentales
en réseau de résistance au rien du flux –

désert qui laisse là sur la plage de l'existence d'un monde attaquant
le « moi » de toutes parts ses remparts sans fondation – château
de cartes qui s'effondre dans la fureur et le vacarme d'une nature
agonisante dans les blocs du manque de son désert de faim –

laissé là dans le rubicon des jours la gueule ouverte la langue
noire des poisons de l'industrie des productions d'objets. progression
du progrès vers la « solution finale » pour un univers au comble



de son mal qui a mal sans que la conscience-en-parole puisse voir ni nommer ce qui fabrique et institutionnalise le mal, la cruauté, le meurtre de la totalité par la totalité –

laissé dans la blessure de sa bouche en soif du mal par la main aveugle de la pensée en réact de son vide de sens ou de sens insensé vide ou plein de sa crudité féroce et extatique –

pleurer dans la peur de ce mal mental mégapoles en réseau de l'outrage qui se défend de la menace de son vide –

pleurer toutes les constructions psychologiques tous les corps en tension d'un univers vorace, défonce explosive des stratégies économiques et politiques d'un hypercontrôle pour la mort générale : l'avènement de l'évidence d'une Terre d'enfer et d'enfermement qui redouble de mal dans son mal par refus de n'*avoir* aucun mal –

pleurer ce « mal absolu » qui n'est rien d'autre que ce rien du monde qui nie en pensée l'impensable qui le ronge, le dévaste et l'absorbe –

vicés que nous sommes dans l'inavouable jouissance de tuer et d'être tués, en somme de nous disparaître de nous soustraire à l'insupportable énigme qu'est notre absence au monde projeté en boomerang de son bigbang mental –

couler dans les larmes du rouge sang des joues qui dévalent en avalanche sur le pus et la meurtrissure congénitale de la condition conditionnant au mal pensant, rondelles de saucisson du cochon des vertus –

habiter la misère le désarroi et la loque dans la gloire ensoleillée de l'ultime bloc et blocage à ce qui se dérobe et s'en vient là juste au cœur : menace sur tout le mal pensant –

se laisser dériver dans l'inéluctable sensation de l'agonie au plancher des pierres et des astres qui résonnent dans le vide aux poings frappant la trogne de l'origine –

l'énigme de la face du regard des hommes et de toutes les espèces dans les objets de nos productions qui s'en viennent en retour nous retourner dans l'orbite de l'angle mort de toute conception d'une naissance pour un cadavre à manger – pleurer dans les crocs qui mordent la chair convulsive qui se fond en tissus électriques, ces particules de la fureur, riens se perdant et se transformant sans cesse dans cette ronde du retour des finitudes de la faim en contrepoint d'un invisible univers de synergie autre qui – guerre dans le mal qui ronge et broie toutes ses productions au capital de la douleur même – guerre dans le tout du mal-aise généralisé où toutes les contradictions de « nous » assaillent jusqu'à la menace de nous faire perdre les pédales du contrôleur en bordure, sur le rivage d'un vide qui obsède –

« mal absolu » ou mal d'absolu ? l'inconnu qui dévaste toujours depuis toutes les mégapoles en réseau du commerce d'un plein de manque en souffrance – manque en souffrance dans le temps de sa faim toujours sous la menace de sa fin –

constructions sur la ruine toujours là et advenante. Désastre, l'angle vivifiant la destruction des échafaudages idéologiques réitérant les camps du contrôle pour des morts programmés – bourreaux et victimes esseulés seuls, excentrés de l'essieu des dynamiques de la vision en sensation directe de ses feux ! incapacité ! manipulation dans l'écheveau d'une intelligence souveraine qui dans le cœur du cœur de ce mal se dévide se dévide se dévide à mesure et démesure de son vide sans que personne puisse avoir prise sur la puissance d'un processus insondable de haut en bas des constructions –

constructions de l'ignorance qui s'effondrent par accroissement dynamique de la puissance synergique d'un contre-monde en bordure –

il n'y a personne pour instruire régir ordonner le chaos apparent des courbes et des orbes de l'ordonnance invisible en contre-point des poings de la violence des mondes – ce-qui-meut dans l'absurde et la cruauté échappe irréductiblement à tout concevant du mal et du bien –

seulement se défaisant se délabrant dans la puissance et l'insaisi d'un mal qui dévore il y a de la lumière dans la peinture des ténèbres en ses crocs de l'éclat –

souffrir l'éclat du mal constitutif qui délivre du mal par cuisson agonistique des contraires du mental-monde en boomerang –



Auteur :

le collectif l'imp(a)nsable

Textes et images :

laurent b.

laetitia cantin

lucia diris

nathanaël flamant

cyril loriot

aurélien réal

gabriel valmont

Contacts

cyril.loriot@legrandsouffle.com

nathanael@legrandsouffle.com

Pour écouter les extraits audio

de *Pour ceux qui souffrent* : le blog de

l'imp(a)nsable : <http://www.impansable.com/>

Pour acheter les livres de l'imp(a)nsable :

<http://www.legrandsouffle.com/site-edition>

[/livres/nos-collections/20-1-impansable](http://www.legrandsouffle.com/site-edition/livres/nos-collections/20-1-impansable)

www.legrandsouffle.com

Dans la même ligne d'intention aux éditions du Grand Souffle

l'effondrement du temps :

la trilogie (***pénétration I***)
publié en 2006 dans la
collection *l'imp(a)nsable*

l'effondrement du temps :

la trilogie (***pénétration II***)
publié en 2014 dans la
collection *l'imp(a)nsable*

l'effondrement du temps :

la trilogie (***pénétration III***)
publié en 2014 dans la
collection *l'imp(a)nsable*

l'expérience nUe

d'aurélien réal
publié en 2006 dans la
collection *l'imp(a)nsable*

fini(s) tu(e) ?

d'aurélien réal
publié en 2012 dans la
collection *l'imp(a)nsable*

l'impossible cadavre

de cyril loriot
et *L'Os d'Or* d'aurélien réal
publié en 2012 dans la
collection *La Contrée*

Oedipe Tyran

de Sophocle-Hölderlin
traduit et commenté par
nathanaël flamant,
publié en 2014 dans la
collection *l'imp(a)nsable*

Le trou

d'aurélien réal, scénario pour une
pièce cinématographique
publié en 2015 dans la
collection *l'imp(a)nsable*

Coma

de nathanaël flamant
publié en 2015 dans la
collection *Atom*

© Le Grand Souffle, 2016

Siège social : Le Grand Souffle

La Croix Durand - 72600 Villeneuve en Perseigne

Tél : +0033(0)673186227 / www.legrandsouffle.com

Projet graphique : Lucia Diris

ISBN : 978-2-916492-55-1

ISSN : 1952-0700



Collection l'impl(a)nsable

Un regard le peu pendant.
Pour ceux qui souffrent

Depuis que le monde est monde, quoi ?
Souffrir et faire souffrir. Tuer et être tué.
Tout revient à cette universelle cruauté.

L'homme, être pensant, ne peut pas voir ça.
Il ne peut pas voir ce qu'il vit,
ni souffrir ce qu'il souffre
Parce que c'est impensable.

Un regard le peut, cependant.
Un regard qui n'est pas de la pensée.
C'est cette découverte qui écrit cet acte
Pour ceux qui souffrent.

Sans autre appui que notre souffrance,
D'un regard plus nu que nos projections folles,
Nous la laissons se dire telle qu'inconnue de nous
Cette délivrance : souffrir n'est pas humain.

ISBN : 978-2-916492-55-1



tout ce qui est payant tue